

Evolution actuelle du modèle urbain colonial français à travers la place et les fonctions du végétal dans la ville de Toliara (Sud-Ouest Madagascar)

French colonial urban model evolution through through the place and functions of the Vegetation in the city of Toliara (South-West Madagascar)

Aude Nuscia Taïbi, Mustapha El Hannani and Félicitée Rejo-Fienena

Volume 21, Number 1, May 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1087885ar>
DOI: <https://doi.org/10.4000/vertigo.31269>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal
Éditions en environnement VertigO

ISSN

1492-8442 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Taïbi, A. N., El Hannani, M. & Rejo-Fienena, F. (2021). Evolution actuelle du modèle urbain colonial français à travers la place et les fonctions du végétal dans la ville de Toliara (Sud-Ouest Madagascar). *VertigO*, 21(1), 1–22.
<https://doi.org/10.4000/vertigo.31269>

Article abstract

This study of the urban vegetation of Toliara, city located in a semi-arid area in the Southwest of Madagascar, helps understand specific vegetation issues by exploring its typology and various functions, as well as its changes since the French colonial period. It also helps define those issues that are specific to a Southern city, first in a colonial context, then in a non-colonial one. The methodology is based on an in-situ field analysis (2016) combined with aerial (1949) and satellite remote sensing (2015).



Evolution actuelle du modèle urbain colonial français à travers la place et les fonctions du végétal dans la ville de Toliara (Sud-Ouest Madagascar)

French colonial urban model evolution through through the place and functions of the Vegetation in the city of Toliara (South-West Madagascar)

Aude Nuscia Taïbi, Mustapha El Hannani et Félicitée Rejo-Fienena

Introduction

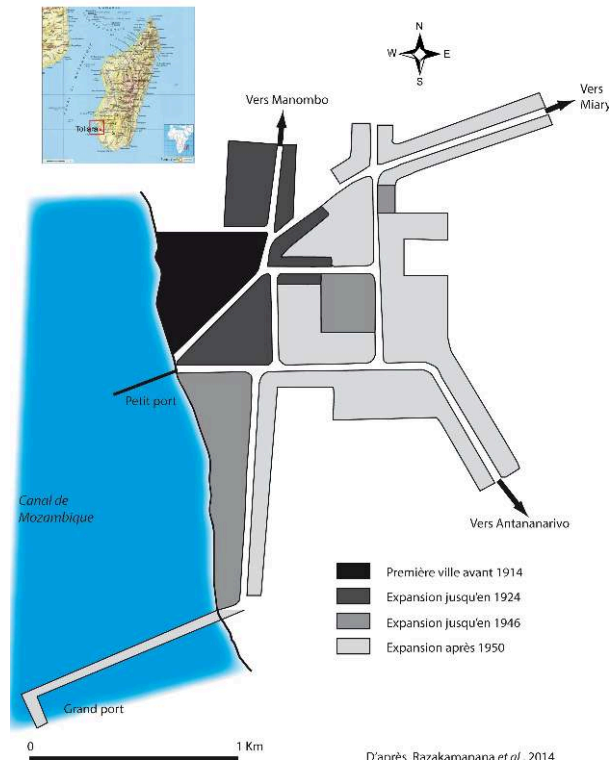
- 1 Les enjeux du végétal en ville, qui font l'objet de très nombreuses études dans les pays du Nord ces dernières décennies et y sont largement intégrés dans les politiques publiques (Laille et al., 2013 ; Selmi et al., 2013), ne sont par contre pas une préoccupation majeure dans les villes des pays du Sud, qui sont pourtant très étudiées, mais essentiellement sous l'angle des enjeux de développement urbain, urbanistique fonctionnel et sociospatial (Fournet-Guérin, 2014). Quelques inventaires des arbres en ville existent en Asie (Jim, 1987 ; Nagendra et Gopal, 2010) ou au Maroc (Bekkouche et al., 2010 ; El Faïz et al., 2016) ou d'autres études s'intéressent uniquement à certains types de quartiers, notamment bidonvilles, en Afrique (Gallaher et al., 2013) ou en Inde (Gopal et Nagendra, 2014). L'analyse des services écosystémiques urbains montre le même déséquilibre, très largement sous représentée pour le continent africain de manière générale à l'exception de quelques villes sud-africaines (Cape Town et Durban), de Lagos au Nigéria (Luederitz et al., 2015) ou d'Addis Abeba (Ayerbe, 2016) par exemple.
- 2 Pourtant, les bienfaits du végétal, désignés sous l'appellation de services écosystémiques, sont de plus en plus reconnus et mis en avant en Occident dans les projets et politiques urbaines locales, nationales et internationales (Musy, 2014), et les

enjeux du cadre et de la qualité de vie et des services écosystémiques liés au végétal dans ces villes de pays du Sud, souvent chaudes, polluées, à croissance urbaine mal maîtrisée, stressantes et à forte population pauvre, y sont peut être plus importants que dans les villes plus « policées » des pays occidentaux (Yengué, 2014). Ces fonctions ou services écosystémiques se définissant par les bénéfices apportés par les écosystèmes aux sociétés humaines (MEA, 2005), ces enjeux sont étroitement liés à ceux du développement durable, la référence à la qualité de vie et à la durabilité étant devenue un principe normatif des politiques publiques de développement. En effet, le végétal prodigue notamment des services écologiques de régulation thermique, de régulation des pollutions de l'air et des eaux pluviales, des services sociaux et culturels procurant des bénéfices récréatifs, esthétiques, paysagers et spirituels et des services économiques d'alimentation particulièrement adaptés aux contextes et enjeux des villes du Sud.

- 3 Dans les villes du Sud, la comptabilisation des parcs et des jardins publics, largement mise en avant au titre des actions des pouvoirs publics, est souvent la seule forme de connaissance de ce végétal. Cependant, elle est loin de rendre compte de la couverture végétale réelle d'une ville. En effet, le végétal en ville, c'est l'ensemble des espaces végétalisés, privés ou publics (au sens de l'ouverture au public ou celui de la propriété foncière du terrain), gérés, mais aussi délaissés ou spontanés, situés à l'intérieur ou à proximité d'une « aire urbaine ». Il concerne également les plantes isolées comme les formations végétales très développées (boisement, haies, friches, pelouses, etc.).
- 4 Par ailleurs l'analyse du végétal dans les villes du Sud créées ou étendues pendant la période coloniale française, permet d'aborder la question de l'urbanisme colonial sous un angle nouveau. En effet, l'introduction de « la nature », axée sur le végétal dans la ville et avec un objectif hygiéniste, est un des trois principes de cet urbanisme colonial mis en pratique dans les différentes colonies françaises à partir d'un modèle inventé au Maghreb et basé sur une planification globale. Les deux autres principes clés sont le zoning (plans directeurs avec zones spécialisées et dédiées) et le choix d'artères de circulation comme éléments structurants de l'organisation de la ville (Gillot, 2014).
- 5 Le suivi diachronique de ce végétal et des paysages qu'il participe à créer à différentes périodes pré-coloniale, coloniale et postcoloniale, est ainsi une autre manière de suivre les transformations socio-spatiales et socioculturelles que traversent ces villes du sud colonisées. En effet, même si « l'histoire du végétal est d'abord une histoire de transmission, d'héritage, de transformation plutôt que de bouleversement [...] les rapports des sociétés urbaines à la nature évoluent » (Mathis et Pepy, 2017, p. 7) et, concomitamment, la végétalisation des villes, que ce soit en raison de « la brutalisation » de la révolution industrielle en Europe (Mathis et Pepy, 2017, p. 7) ou de la domination coloniale en Afrique du Nord, subsaharienne ou dans l'océan indien.
- 6 L'analyse développée ici porte sur la ville de Toliara localisée en zone semi-aride chaude dans le sud-ouest de Madagascar avec une pluviométrie annuelle de 350 mm à forte variabilité interannuelle, et des températures moyennes annuelles très régulières de 25 °C. Village de pêcheurs Vezo, créé en 1675 puis ville coloniale développée à partir de 1897 par la France, Toliara est particulièrement intéressante, car de taille suffisamment réduite (environ 20 km²) pour en comprendre les logiques d'organisation et les fonctions du végétal. En effet, malgré le fort boom démographique que la ville, capitale de la province autonome de Toliara, a connu ces dernières décennies, faisant passer la population de l'agglomération de 117 480 habitants en 1992 (Soiffaouiddine,

1994) à 272 000 habitants en 2012 (Razakamanana et al., 2014), elle reste marquée par une typologie urbaine bien différenciée développée en plusieurs phases depuis la période coloniale (figure 1).

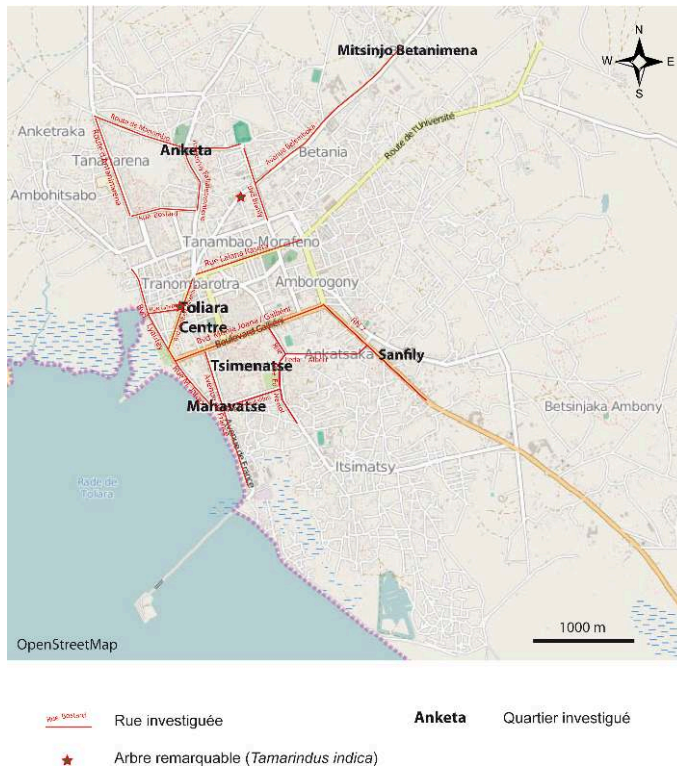
Figure 1. Développement des quartiers de Toliara pendant et après la période coloniale.



- 7 Les premiers quartiers à morphologie en damier du centre colonial sont désormais ceinturés par de nouveaux quartiers à structure beaucoup plus « anarchique » développés à partir des noyaux des anciens villages de la périphérie et le long des axes de communication principaux sous l'impulsion d'un très fort exode rural. Ces nouveaux quartiers sont habités par une population parfois très pauvre dans le contexte malgache, pays qui occupe le 154^e rang sur les 188 pays du rapport sur le développement humain de 2015 des Nations Unies. En effet, Toliara est une ville portuaire qui a connu un important déclin économique, notamment de l'activité industrielle. L'activité touristique développée ces dernières décennies et aujourd'hui également en crise n'a pas réussi à compenser cette récession. En 2010, la population de la région Atsimo Andrefana était pauvre à 82,1 % (66,7 % en extrême pauvreté) la positionnant au 13^e rang sur 22 régions (INSTAT, 2011). Les indicateurs des revenus salariaux moyens nominaux plaçaient également cette région à la 20^e place sur 22 avec un RSMN de 1023 Ariary contre 1388 Ariary pour Madagascar (INSTAT, 2011).
- 8 Aujourd'hui, la commune urbaine de Toliara est formée par six arrondissements (Besakoa, Betania, Tanambao I, Tanambao II-TSF, Mahavatsy II et Mahavatsy I) auxquels s'ajoutent deux communes rurales de Mitsinjo-Betanimena au nord-est et Betsinjaka au sud-est (figure 2). L'ensemble est subdivisé en 43 quartiers, dont une grande partie de l'habitat, fait de matériaux légers tels que roseaux et tôles ondulées galvanisées, forme encore aujourd'hui des pseudovillages urbains (Soiffaouiddine, 1994) dont la végétalisation varie en densité, en espèces et en fonctions et services rendus. Le

quartier centre est celui qui concentre le plus de bâtiments en dur et à étage, datant pour beaucoup de la période coloniale.

Figure 2 : Quartiers et rues investigués à Toliara.



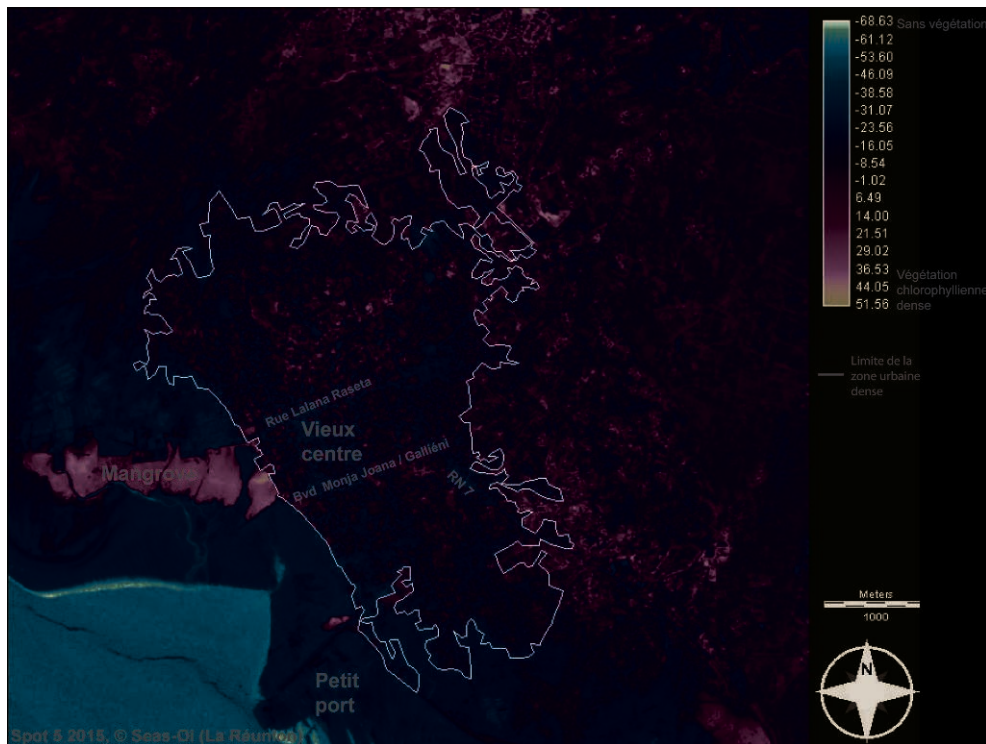
- 9 L'intérêt d'étudier le végétal dans cette ville de Toliara est qu'au-delà de la compréhension des enjeux spécifiques du végétal à travers sa typologie, son organisation spatiale et ses différentes fonctions, ainsi que sa dynamique d'évolution depuis la période coloniale française, éléments qui seront analysés dans une première partie, cela permet de montrer l'évolution du rapport des habitants au modèle urbain colonial, entre rejet et mimétisme. L'analyse du végétal public et privé permet aussi de cerner la spécificité de ces enjeux dans le contexte d'une ville de pays du Sud en situation coloniale puis post-coloniale.

Méthodologie et espaces d'investigations

- 10 La méthodologie mise en œuvre pour caractériser le végétal dans la ville de Toliara est basée sur une analyse de terrain in situ et par télédétection satellitaire et aérienne. On a utilisé une image Spot 5 de 2015 gracieusement fournie par le Seas-Oi de la Réunion, corrigée géométriquement et radiométriquement, pour calculer un indice de végétation NDVI (figure 3) avec le logiciel Idrisi TerrSet. Dans l'image résultante combinant les canaux du rouge et du proche infrarouge, où les valeurs sont comprises entre -1 et +1, les valeurs situées en dessous de 0,1 correspondent aux étendues d'eau et minéralisées (sols nus, etc.), tandis que les valeurs plus élevées indiquent une forte activité de photosynthèse, donc de végétation. En seuillant ce NDVI selon ces valeurs, on a pu discriminer les surfaces caractérisées par la présence de végétal vert

chlorophyllien. Un taux de végétalisation en a été dérivé, appliqué à la zone à forte densité d'habitat, digitalisée visuellement sous Google Earth (images de 2015).

Figure 3. Indice de végétation (NDVI).



- 11 Pour le travail de terrain réalisé en 2016, on a appliqué notamment une approche paysagère qui permet d'apporter une lecture globale multi-scalaire intégrant les différents enjeux du territoire au-delà des seuls enjeux environnementaux et permettant de définir la typologie du végétal par les espèces présentes, leur âge et leur état, mais également les fonctions et services écosystémiques offerts par ce végétal. Il s'agissait de saisir les logiques privées et publiques de choix des essences, de disposition dans l'espace et de gestion du végétal, en distinguant trois périodes : avant, durant et après la période coloniale. En s'intéressant à la typologie du végétal et ses fonctions dans cette ville, on peut faire émerger les logiques actuelles et passées qui président au choix de ces végétaux, à leur disposition et organisation dans l'espace public et privé, et à leur gestion par les particuliers et les gestionnaires institutionnels.
- 12 Le diagnostic réalisé ici s'intéresse donc au végétal historique, pré-colonial (avant 1895) et colonial, et post-colonial (après 1960) sous toutes ses formes : parcs et jardins publics et privés, espaces agricoles urbains, arbres remarquables patrimoniaux, arbres d'alignement, végétal spontané, etc. Ce diagnostic s'intéresse cependant avant tout à la végétation dite « collective », c'est-à-dire intégrée à des espaces publics et/ou accessibles et fréquentés par le public, mais également au végétal privé impactant l'espace public, en y débordant et offrant ainsi son ombrage ou en étant visible depuis la rue.
- 13 Pour cette étude, nous avons concentré le travail de terrain sur 5 quartiers seulement ; Anketa au nord, Andaboly-Mitsinjo au nord-est, Tsimenatse-Mahavatse au sud, Sanfily au sud-est et le quartier de Toliara-centre (figure 2). Ils se différencient par leur ancienneté, par la catégorie sociale dominante des habitants et des personnes le

fréquentant et par les activités. Dans ces quartiers, les rues principales ont été arpentées à pied et tous les éléments végétaux occupant l'espace public ont été recensés, en nous focalisant plus particulièrement sur les éléments arborés. Pour chaque arbre ou arbuste, l'espèce, l'âge approximatif, la hauteur et la morphologie, l'état et les fonctions apparentes ont été relevés. Pour les formations herbacées et buissonnantes, on s'est contenté de noter la présence et l'état. L'ambiance créée par ce végétal a été également notée, notamment les effets d'ombrage. Des discussions ponctuelles avec quelques habitants et passants ont permis de préciser ou d'ajouter certaines fonctions « indicibles » au premier abord, notamment sociales et culturelles. L'impact du végétal privé a été recensé uniquement lorsqu'il était visible depuis cet espace public. Au final, ce sont 18 rues qui ont été investiguées (figure 2).

- 14 Dans le quartier d'Anketa au nord de la ville, le diagnostic a porté sur les rues principales ; « route de Manombo » limitant le quartier au nord, la route d'Antaninarena marquant la limite ouest, la rue de l'explorateur Bostard (ou Père Isodore Détré) marquant la limite sud du quartier, et la rue Araben'ny Fahaleovantena (ou rue Monseigneur Cannons) à l'est du quartier. Il s'agit d'un quartier populaire créé dans la deuxième moitié du XXe siècle et densifié ces dernières décennies, qui comptait 7646 habitants en 2015, essentiellement des ethnies Mahafaly et Tanalana.
- 15 Les quartiers d'Andaboly et de Mitsinjo, également récents, ont été investigués à travers l'avenue de Belemboka (ou rue Tompoemana) en partie goudronnée, marquant la limite sud des quartiers, plutôt caractérisée par des activités avec plusieurs usines (coton notamment), un hôtel (Capricorne) et du bâti précaire en *vondro* (*typha*) et tôle, et le boulevard Branly, à l'ouest, totalement goudronné et bordé de maisons à dominante en dur et de bâtiments tertiaires comme le collège français et deux cimetières.
- 16 Les quartiers Tsimenatse et Mahavatse situés au sud de la ville sont occupés par une population essentiellement Vezo avec 34 448 habitants estimés en 2015. Tsimenatse correspondant à un ancien village et Mahavatse à un site de déplacement de la population d'un ancien village immergé. Les rues analysées sont l'avenue de France, la rue Marius Jatop, la route Edouard Nestor et la route du 12e bataillon de chasseurs malagasy. Il s'agit de quartiers contrastés socialement et concernant les activités. L'avenue de France est bordée de plusieurs hôtels (Hippocampo, chez lala, l'Albatros) et restaurants dans sa partie nord ainsi que des commerces et des sièges d'ONG. À son extrémité sud, elle rejoint le port avec diverses activités industrielles (COPEFRITO par exemple) et administrations liées (Institut halieutique sciences de la mer, Direction régionale de la pêche, Agence portuaire maritime et fluviale (APMF)...). La rue Marius Jatop est également à vocation touristique avec de nombreux hôtels et restaurants. Les rues Edouard Nestor et la route du 12e bataillon de chasseurs malagasy sont beaucoup plus populaires avec une activité commerciale plus ou moins informelle le long des routes ainsi qu'un marché (Mahavatse 1) dans la rue Edouard Nestor et un Bazar Mahavatse sur la route du 12e bataillon de chasseurs malagasy. Ce quartier offre également quelques services publics comme le service de l'énergie et des mines et plusieurs centres éducatifs privés et publics, un centre sportif dans la rue Edouard Nestor ou la brigade de la gendarmerie sur la route du 12e bataillon de chasseurs malagasy.
- 17 Le centre historique de Toliara-centre, partie la plus ancienne construite avant 1925, a été analysé à travers l'avenue Lyautey, le boulevard Philibert Tsiranana, la rue Estebe et

la rue docteur Lalana Raseta. Quartier érigé au début du XXe siècle sur le modèle français des quartiers coloniaux en damier, il est caractérisé par de nombreux bâtiments administratifs comme l'hôtel de ville, la poste, ou éducatifs (ENS, lycées, etc.), ainsi que des boîtes de nuit (Zaza club, Tamtam café, etc.) et des hôtels de haut standing sur le front de mer.

- 18 Le quartier Sanfily est un quartier populaire avec une population d'environ 60 773 habitants en 2013 à dominante de Tandroy, Mahafaly et Tanalana, ayant migré ici ces dernières décennies ou années et installée dans un habitat léger souvent en bois qui vient fréquemment empiéter sur les trottoirs quand les habitants ne les ont pas tout simplement totalement occupés. Les activités principales y sont le petit commerce installé dans ce bâti plus ou moins illégal. Ce quartier s'est en partie construit autour de la RN7 qui le traverse de part en part. Ont été également analysées les rues Leda Albert, Don Bosco et Seimad.
- 19 Le boulevard Galliéni/Monja Joana créé dès la première moitié du XXe siècle, et marquant la limite entre les quartiers Toliara-centre, Sanfily et Mahavatse a également été particulièrement investigué. Il abrite la mairie, plusieurs services publics et d'éducation et plusieurs hôtels et restaurants.
- 20 Dans le contexte de cette ville coloniale, on s'est intéressé non seulement aux fonctions et services écosystémiques classiques, mais également aux fonctions spécifiques aux environnements coloniaux du végétal comme élément de domination (Bourget et Bonneuil, 1999), et aujourd'hui de ségrégation socio-spatiale entre populations pauvres et riches ou touristes et locaux et qui vient souligner celle créée par le bâti, la morphologie urbaine et les infrastructures, héritage historique qui est encore aujourd'hui inscrit dans l'espace de la ville coloniale.
- 21 L'étude d'un corpus iconographique de cartes postales des années 1910 à 1960 a également permis de saisir la dynamique d'évolution du couvert végétal pour le quartier Toliara-centre uniquement, les autres quartiers non européens n'étant pas représentés sur ces documents. On a aussi utilisé la photographie aérienne de 1949 au 1 :50 000e pour ce suivi diachronique.

Des caractéristiques et une évolution spécifiques du végétal à Toliara selon les quartiers

- 22 La ville de Toliara apparaît au premier abord faiblement végétalisée. Le piéton circulant dans ses rues et avenues est écrasé sous le soleil dans cette ville chaude peu ombragée. Les bâtiments, en majorité peu élevés, et les larges avenues n'offrent pas non plus beaucoup d'ombre et exposent le passant aux rayons directs du soleil. Pourtant, vue du ciel, la ville apparaît relativement verte. L'indice de végétation NDVI à partir des images Spot 5 de 2015 (figure 3) montre d'ailleurs clairement un pourcentage de couverture végétale assez élevé d'environ 10 % de la surface fortement urbanisée, le végétal se densifiant vers la périphérie non prise en compte ici.
- 23 L'observation sur le terrain permet de comprendre cette contradiction. L'essentiel du végétal à Toliara est privé, concentré à l'intérieur des concessions, avec une faible proportion de végétal dans les espaces publics. Dans le détail, la proportion entre végétal privé et public est variable selon les quartiers, selon la période de leur création

et le type de population qui les habite ou les pratique quotidiennement en fonction des activités dominantes qu'ils abritent.

- 24 Le végétal public se concentre dans l'ancien quartier européen de Toliara-centre, aujourd'hui quartier habité par une population plutôt aisée et fréquenté par une population d'étrangers ou de Malgaches « européanisés » séjournant dans les hôtels, restaurants et boîtes de nuit notamment sur le boulevard Lyautey. C'est aussi un quartier caractérisé par des activités tertiaires et commerciales notamment touristiques. Le végétal public y prend la forme d'arbres d'alignement parfois associés à des parterres et de quelques parcs et jardins publics, comme le jardin de la mer sur le boulevard Lyautey ou le jardin de l'hôtel de ville sur le boulevard Galliéni/Monja Joana. L'essentiel des arbres date de la période coloniale. Les rez-de-chaussée en arcades de la plupart des bâtiments coloniaux généralement réservés aux activités commerciales étaient associés à des alignements d'arbres permettant la circulation piétonne à l'ombre même en pleine chaleur. Ces arbres sont plus ou moins bien conservés selon les rues, selon leur type de population et d'activités. Les rues touristiques où se concentrent les hôtels et restaurants conservent un végétal bien développé. Ainsi, le boulevard Lyautey longeant la mer avait été doté rapidement après la création de la ville coloniale d'une double rangée de cocotiers (*Cocos nucifera*) et de palmiers (*Phoenix dactylifera*), espèce introduite pendant la période coloniale. À cette époque, certaines parties de ce boulevard constituant une promenade prisée de bord de mer étaient également associées à des parterres de fleurs composant une allée entre les alignements de cocotiers et de palmiers. Aujourd'hui, ces arbres sont encore pour la plupart présents, bien qu'il y ait plusieurs dents creuses non remplacées. Cependant, beaucoup ont été annexés à l'intérieur des enceintes des établissements touristiques et de loisirs (night-club, hôtels, restaurants) construits en gagnant sur la mer pour certains. Sur ce boulevard avaient été créés également plusieurs parcs et jardins publics. L'actuel parc de la mer est le seul qui subsiste et est encore ouvert au public. Ce parc a été reconstitué entre 1998 et 2002, à l'emplacement et sur le modèle du jardin public de la période coloniale, avec des filaos (*Casuarina equisetifolia*), des cocos *nucifera*, des neems (*Azadiracta indica*), des *Cordia caffra* et des *Phoenix dactylifera*. Ce jardin qui sert également de lieu de concert en plein air et abrite depuis peu les boutiques de ventes de souvenirs (coquillages, etc.) est fréquenté par une population diversifiée. Des boulistes aux enfants jouant sur les balançoires, les activités récréatives montrent l'importance de ces espaces ouverts et végétalisés pour la population. Cependant, la trop forte fréquentation, puisque c'est quasiment l'unique jardin public, et les dégradations volontaires, indiquent une inadaptation du modèle aux activités effectivement pratiquées. Par ailleurs, conçu originellement en bord de mer, il en est aujourd'hui séparé par une épaisse et dense mangrove à *Avicennia marina* dominants qui s'est développée dans cette zone ces dernières décennies (figure 4).
- 25 Cette mangrove offre des services majeurs à la ville de Toliara et ses habitants. Pourtant, cette formation végétale est absente des représentations mentales de la population ou perçue fréquemment uniquement comme nuisible, notamment par la municipalité, car faisant fonction de toilettes publiques sauvages (il n'y en a pas dans la ville). Pour cette raison, cette dernière voudrait la voir disparaître. Par ailleurs, cette mangrove a fait perdre la vue sur la mer depuis le front de mer et bouche la perspective du boulevard Galliéni. Malgré ces disservices, elle assure aujourd'hui des services de régulation en protégeant en partie la ville contre les submersions marines et en atténuant la puissance des cyclones récurrents venus de la mer. Elle assure également

un rôle d'épuration des eaux usées qui s'y déversent directement. Paradoxalement aux représentations de nuisances olfactives et sanitaires, cette mangrove sert désormais de faire-valoir auprès des touristes pour les établissements hôteliers construits à proximité (Hôtel « Le palétuvier » notamment).

Figure 4. Mangrove masquant la vue sur la mer depuis le vieux centre de Toliara.



- 26 À l'exception du jardin de la mer, les autres parcs et jardins publics qui existaient sur le boulevard Lyauté pendant la période coloniale, ainsi que plusieurs arbres remarquables (tamariniers et neems notamment), ont été eux aussi absorbés dans des espaces privés de restaurants (Étoile de mer) ou de l'Alliance française par exemple.
- 27 Les fonctions du végétal public dans ce quartier n'ont pas beaucoup changé depuis la période coloniale, même lorsqu'il a été « privatisé ». Ce végétal public devenu privé prodigue des fonctions économiques en participant à l'attractivité du territoire pour les touristes nationaux et internationaux. Les fonctions esthétique, paysagère et écologique pour l'atténuation de la chaleur principalement, sont par ailleurs encore aujourd'hui à destination d'une population de touristes étrangers ou de Malgaches « européanisés » fréquentant ces lieux de fête et d'animation nocturne intense très prisés, Toliara étant réputée pour cela. Le modèle de végétalisation créant une ambiance générale « exotique » répond alors à des représentations à destination de ce public. Le cocotier ou le palmier *Phoenix dactylifera* (espèce introduite au moment de la colonisation) participe ainsi de motifs écrouvés selon l'expression de Le Bot (2017), qui font appel à des « symboles » ancrés dans l'imaginaire collectif.
- 28 Le boulevard Monja Joana/Galliéni qui marque la limite entre les quartiers Toliara-centre, Mahavatse et Sanfily est le deuxième axe qui présente un végétal public assez important. Axe majeur également aménagé pendant la période coloniale, il est encore aujourd'hui pourvu d'un parterre en son centre avec pelouses et agaves globalement en mauvais état, associé à un alignement d'arbres en assez bon état (figure 5). Cet ensemble qui fait office de jardin public est entretenu par les services des parcs et jardins de la ville. Cependant les alignements d'arbres sont aujourd'hui très

discontinus, alternant des flamboyants (*Delonix regia*), des *Terminalia mantaly*, des palmiers (*Phoenix dactylifera*) et des *Tamarindus indica* (tamarinier localement appelé *Kily*). Une partie de ces arbres ont été renouvelés durant la période post-coloniale, notamment les flamboyants, mais de nombreux individus, morts, n'ont pas été remplacés. Sur ce boulevard se trouve un autre jardin public devant l'hôtel de ville, de conception « à la française », à l'accès réglementé derrière des grilles protectrices.

Figure 5. Alignements d'arbres sur le parterre central du boulevard Monja Joana/Galliéni.



- 29 En dehors de ces deux axes principaux, la plupart des autres rues secondaires ou importantes de la ville ne présentent pas ou quasiment pas de végétal public. Pourtant la photographie aérienne de 1949 et les cartes postales anciennes représentant les rues de ce vieux centre dans les années 1910 à 1957, en montrent d'autres à forte densité d'arbres d'alignements. Ainsi l'ancien boulevard Delaveau (figure 6) ou la rue Estebe qui étaient couverts d'un alignement complet de *Pithecellobium dulce* localement appelés « Kilimbazaha » (tamariniers des blancs) (Perrier de la Bathie, 1931) pour les différencier des *kily* « traditionnels » comme l'imposant « Ankilisoafilira » (figure 7) que l'on trouve au carrefour entre la rue Estebe et le boulevard Philibert Tsiranana.

Figure 6a. « Kilimbazaha » dans le boulevard Delaveau pendant la période coloniale.



Figure 6b. Etat actuel (2016) du couvert végétal dans l'ex boulevard Delaveau.



Figure 7. « Ankilisoafilira » au carrefour entre la rue Estebe et le boulevard Philibert Tsiranana.



- 30 Dans ces rues, aujourd'hui totalement minérales, ces arbres « coloniaux » ont tous été coupés ou non remplacés après leur mort ou bien il ne reste qu'un ou deux individus comme dans la rue Estebe qui n'en conserve qu'un seul en très mauvais état. Cette absence de végétal public est un constat généralisé dans toutes les autres rues, quel que soit le quartier.
- 31 Dans le quartier d'Anketa, le végétal public est quasiment absent des rues et se concentre pour l'essentiel sur quelques ronds-points et dans les cours des écoles, lycées, stades et centres de santé ou à proximité de leurs entrées. On y trouve quelques neems (*Azadiracta indica*) de belle taille, des Badamiers (*Terminalia catalpa*), des *Moringa* sp. (Saribory ou faux baobab), Tainaondry et de petits flamboyants (de 1 à 4 m de haut, alignés), souvent en assez mauvais état, car peu ou pas entretenus. Ce végétal implanté sur la voie publique pour l'essentiel pendant la période coloniale est aujourd'hui souvent approprié par de petits commerces et activités (réparation de bicyclettes...) qui finissent par occuper totalement l'espace public. Quelques tentatives d'implantation de pelouses sur les terre-pleins centraux des rues Antaninanerina par exemple se soldent par des échecs.
- 32 Dans les quartiers d'Andaboly et de Mitsinjo, l'espace public est également très peu végétalisé. On y rencontre quelques moringas et cocotiers ainsi qu'un vieux tamarinier. Ils sont alors en général associés à des hôtels, des établissements et institutions religieux ou des maisons de haut standing. Si la plupart sont de vieux individus datant de la période coloniale, certains viennent d'être plantés et ils ont alors une fonction d'exclusion puisqu'ils ont été plantés sur les trottoirs devant les murs d'enceinte pour repousser les éventuelles installations sauvages de migrants ou d'activités.
- 33 Dans les quartiers Tsimenatse et Mahavatse, l'avenue de France, zone bâtie dans la première moitié du XXe siècle, est encore assez bien végétalisée aujourd'hui. Une partie

des végétaux des espaces publics datent de la période coloniale, mais ce sont surtout les hôtels et ONG qui ont implanté des arbres, arbustes et plantes ornementales devant leurs entrées et murs d'enceinte. Leurs fonctions sont alors esthétiques, paysagères et environnementales, mais également d'exclusion pour empêcher là encore l'installation sauvage de petits commerces et activités sur les trottoirs. Les espèces présentes sont avant tout des neems, des palmiers dattiers et des cocotiers, mais on trouve également quelques moringas. Ce sont ces derniers qui laissent penser au souci d'exclusion. En effet, prodiguant peu d'ombre, ils n'incitent pas les « squatteurs » de trottoir à venir s'y installer pour leurs activités commerciales.

- 34 De manière générale les espaces publics fermés comme les terrains de sport, les écoles ou lycées, et autres services administratifs, etc., présentent une végétalisation importante. On trouve notamment des *Moringa sp.* (saribory), des neems, des flamboyants, des tamariniers (*Tamarindus indica*), des Fihamy (*Ficus sp.*), etc. Si l'essentiel des végétaux publics de la ville date de la période coloniale, il existe également quelques individus héritage de la période anté-coloniale. On peut citer tout d'abord le banian sacré (*Ficus bengalensis*) localisé à Miary, un village à 15 km à l'est de Toliara, sur les lieux où, selon la légende, fut enterrée vivante une jeune vierge pour supprimer les crues du fleuve Fihérenana, et à proximité duquel se trouve le tombeau d'Ambolahy où sont enterrés les rois de la dynastie Andrevola qui ont régné sur Toliara (Tuléar) du XVII^e siècle jusqu'à la colonisation. S'il n'est pas directement intégré au tissu urbain de la ville, il lui est indissociablement lié, car c'est au pied de ce banian que de nombreux habitants de Toliara viennent encore aujourd'hui déposer des offrandes et faire des vœux. Il a donc des fonctions sociales culturelles et culturelles majeures telles que définies par la *Millenium Ecosystem Assessment* (2005) qui en cite 6 : valeur patrimoniale, identité culturelle, services spirituels (sacré, religieux ou autres formes d'inspiration spirituelle liés aux écosystèmes), inspiration (utilisation de motifs ou artefact naturel dans les arts, folklore, etc.), esthétique et récréatif et touristique. Dans la ville même, plusieurs très vieux Tamariniers font référence à cette période pré-coloniale. Ainsi, un vieux *Tamarindus indica* ou kily (en réalité trois pieds) se trouve au carrefour entre les rues Estebe, Montagnole, du lieutenant Chanard et du boulevard Philibert Tsiranana, en face du grand marché de Toliara (figure 7). Il correspond à l'ancienne entrée de Toliara à l'époque royale. Il s'agit de l'Ankilisoafilira, un lieu où s'effectuait le discours royal par le Roi des ethnies Masikoro Andrevola venant de Miary. Le règlement des conflits interclaniques se faisait également là par le patriarche Soafilira faisant office de médiateur. Il sert aujourd'hui encore de lieu de palabre et de débats important où se transmettent de nombreuses informations. Un second se localise au carrefour entre l'avenue de Belemboka et la rue Carnot. En plus de leurs fonctions écologiques liées au microclimat que ces très gros individus génèrent, ces Tamariniers, en très bon état sanitaire, car bien entretenus et protégés malgré leur âge certain difficile à préciser, ont aussi des fonctions sociales culturelles, culturelles et magiques encore très vivaces aujourd'hui. De manière générale, les kily, « fady » c'est-à-dire « tabous », sont en rapport avec les esprits et divinités et la surnature à qui sont offerts des offrandes, notamment lorsque l'on coupe l'arbre.
- 35 De manière générale à Toliara, le végétal privé est donc dominant, quel que soit le quartier. Les espaces privés montrent d'ailleurs une végétalisation très importante et beaucoup plus diversifiée que le végétal public. À côté des espèces les plus fréquentes, déjà citées, des neems (*Azadiracta indica*), des cocotiers (*Cocos nucifera*), des tamariniers (*Tamarindus indica*), des palmiers (*Phoenix dactylifera*), des badamiers (*Terminalia catalpa*),

des *Moringa drouhardii* (faux baobab), des *Albizia sp.* (bônara ou bois noir), on trouve également des espèces moins courantes comme des *Araucaria sp.*, des pamba (*Ceiba pentandra*), d'autres espèces de palmiers (*Dypsis decaryi* et *Phoenix reclinata*), des acacias, des eucalyptus, des *Delonix sp.* (fengoky), des sakoa, des Ravinala ou une espèce appelée localement Tainaondry, pour les espèces visibles depuis les espaces publics. Ce végétal privé est également caractérisé par le nombre important d'arbres fruitiers avec des bananiers (*Musa sp.*), des citronniers (*Citrus aurantifolia*), des jujubiers, des manguiers (*Mangifera indica*), des orangers, des papayers, des cœurs de bœuf, des moringa comestibles et des litchis.

- 36 Multifonctionnel la plupart du temps, ce végétal privé a des fonctions écologiques, économiques et sociales indéniables. En effet, les arbres plantés, quand ils ne sont pas implantés pour l'ombre et le microclimat créé ou utilisés comme des haies vives, sont des arbres fruitiers à vocation alimentaire familiale ou commerciale. La plupart des végétaux privés relèvent en effet d'une agriculture urbaine vivrière ou pour l'alimentation de la ville. Toliara est d'ailleurs qualifiée de « la ville campagne » (Communication orale en 2016 de L. Mansaré, Dr historien de l'université de Toliara). Ainsi, le neem, arbre très fréquent qui pousse rapidement et peut atteindre une hauteur de 20 m, fournit une ombre dense ainsi que des fruits comestibles. Il est réputé également pour faire fuir les moustiques et avoir de nombreuses fonctions thérapeutiques et cosmétiques par son huile. Les tamariniers, également très ombrageants, prodiguent de multiples services écologiques, économiques et sociaux dans les jardins privés, et ont une place à part comme indiqué précédemment. Les cocotiers, les bananiers, les citronniers, les manguiers, etc. ont des fonctions avant tout alimentaires pour les fruits. Les palmiers (*Phoenix dactylifera*) sont pour la plupart des héritages de la période coloniale, et on les trouve d'ailleurs associés à des maisons datant de cette période. Ils sont alors souvent mal entretenus. Les bougainvilliers, introduits pendant la période coloniale, sont également assez fréquents offrant des fonctions purement esthétiques et paysagères et sont associés en général à des maisons en dur de bon standing.

Vers un développement privé d'un modèle urbain local de substitution au modèle urbain colonial déliquescent ?

Le végétal colonial, élément de mise en scène de l'urbanisme colonial français

- 37 Le couvert végétal qui occupe aujourd'hui l'espace urbain de Toliara apparaît sous différentes formes, par sa structure, son organisation et ses espèces, mais également par les fonctions et services écosystémiques variés qu'il offre. Il est l'héritage de différentes périodes que l'on peut résumer en pré-coloniale, coloniale et post-coloniale. Chaque période est caractérisée par un ensemble d'espèces et une répartition spécifique et par des fonctions particulières. D'une période à l'autre, les fonctions du végétal dans la ville de Toliara ont profondément changé. Principalement sociales et culturelles ainsi que climatiques durant la période coloniale, les fonctions répondaient à un souci de création d'un cadre de vie agréable pour les populations européennes. En effet, le choix des essences et leur disposition dans l'espace visaient des objectifs

esthétiques et paysagers et de rafraîchissement de l'atmosphère par l'ombre et l'évapotranspiration. Cette organisation et ces fonctions s'apparentent à un modèle urbain colonial français que l'on retrouve dans des contextes climatiques et culturels très différents d'Antananarivo, d'Alger ou de Marrakech par exemple. Ce végétal venait souligner la ségrégation socio-spatiale créée par le bâti, la morphologie urbaine et les infrastructures, héritage historique qui est encore aujourd'hui inscrit dans l'espace de la ville. En effet, « la ville, [et sa végétalisation], peut être envisagée en tant que "construction coloniale", dans le sens où ils en monopolisèrent la définition officielle pendant quelque trois quarts de siècle. En définissant "la ville" et son organisation, [incluant le végétal], ils en conditionnèrent également l'accès, symboliquement et concrètement » (Goerg, 2006). La colonisation forge une ville duelle, plaquée sur une diversité de situations, qui s'appuie sur plusieurs critères, notamment la réglementation, les équipements ou le statut foncier, mais aussi le discours. Pendant la période coloniale, « la ville a un rôle de vitrine, de lieu d'expression et de mise en scène du pouvoir colonial » (Goerg, 2006, p. 20) et le végétal fait partie intégrante de cette image construite. Il est partie prenante de la dimension « hygiéniste » qui marque le modèle urbain colonial. Marqueur du territoire, ce végétal colonial s'intègre au « dessein global de contrôle », « de l'espace (le foncier, l'habitat, l'usage des lieux) et des populations, dans leurs contours, leurs identités ou leurs déplacements » (Goerg, 2006, p. 20). Il vient renforcer la différenciation des portions de territoire à l'intérieur de la ville. La ville et son aménagement, notamment végétal, pensés « d'en haut » par les autorités coloniales, ne prennent pas du tout en compte la voix des habitants, au contraire, elle les exclut.

- 38 Que ce soit pour le végétal ou l'aménagement des espaces de manière plus générale, les logiques de choix des essences et d'organisation spatiale répondaient avant tout à des enjeux et des attentes de la population européenne. « Longtemps, à peu d'exceptions près, une politique de l'habitat urbain a été réservée aux colons » dans les pays colonisés (Coquery-Vidrovitch, 1988, p. 63). Cette politique concerne aussi le végétal pensé par et pour « les blancs », dont l'usage, implicitement ou explicitement, était réservé aux « blancs ». C'est une des raisons majeures qui expliquent pourquoi on retrouve le même modèle, voire les mêmes essences de la méditerranée à l'océan indien dans les villes coloniales françaises. Le quartier de Toliara-centre, créé pendant la période coloniale présente ainsi tous les éléments de l'urbanité au sens occidental, et s'oppose aux quartiers périphériques en attente d'urbanité au sens occidental. Seul ce quartier, partie qui était habitée par les Européens, était alors considéré comme « la ville ». Depuis, l'ensemble des quartiers périphériques autrefois perçus comme des espaces en transition, sont intégrés à l'aire urbaine, mais la ségrégation socio-spatiale d'alors continue à laisser ses marques notamment à travers le végétal public, absent de ces quartiers.
- 39 Il est difficile de donner un chiffrage de la part du végétal privé et public pendant la période coloniale, en l'absence de plan urbain indiquant ces éléments. Cependant, la part du végétal public était beaucoup plus importante pendant cette période par rapport à aujourd'hui. Les reliques observées dans les rues et associées aux bâtiments publics d'époque, ainsi que l'analyse des cartes postales antérieures à l'indépendance, montrent clairement que la plupart des rues et boulevards créés avant les années 1930 étaient végétalisés. Les autorités françaises, comme à peu près partout dans les villes coloniales à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, ont implanté des arbres

d'alignement le long des rues et avenues et créé des parcs et jardins publics avec pour objectifs principaux de créer ce cadre rassurant et agréable, avec un microclimat frais et plus humide, et d'embellir la ville. Ce modèle était préconisé également dans les contextes climatiques et socio-culturels totalement différents de Marrakech par exemple (Forestier, 1997), Alger ou Antananarivo.

La déliquescence post-coloniale du végétal colonial généralisée à Toliara à l'exception des quartiers pour Occidentaux

- 40 La période post-coloniale a vu de profondes transformations de ce végétal colonial. Ce végétal public, aujourd'hui en mauvais état, s'appuie essentiellement sur un héritage en voie de disparition ou d'appropriation privée des parcs et jardins et arbres d'alignement mis en place durant la période d'occupation française. Les arbres plantés pendant la période coloniale ont pour la plupart dépéri par manque d'entretien ou coupe pour le bois. Ainsi des *Pithecellobium dulce* qui formaient des alignements continus dans la rue Estebe ou le boulevard Delaveau ne subsistent que quelques individus en mauvais état.
- 41 Cet héritage colonial profondément inscrit dans le paysage par la structure et la morphologie des rues et du bâti se délite progressivement tant sur le plan du bâti que du végétal qui lui était étroitement associé. Le mauvais état et le manque d'entretien des vieux arbres d'alignement ou des jardins publics fait écho à celui des bâtiments aux murs décrépis, aux peintures écaillées, aux toitures de tuiles plus ou moins complétées de tôles, etc.
- 42 Une partie des arbres d'alignement et certains jardins publics ont été intégrés à l'intérieur de parcelles privées, comme la rangée de cocotiers du boulevard Lyautey côté front de mer, absorbée par les boîtes de nuits qui ont été construites pour certaines sur des parcelles gagnées sur la mer. Les jardins publics créés sur l'autre côté de ce boulevard, et quelques arbres remarquables font également aujourd'hui partie des jardins privés de restaurants (L'étoile de mer) ou de l'alliance française par exemple. Ce sont ces structures privées qui en assurent désormais l'entretien.
- 43 Dans les quartiers périphériques, les arbres d'alignement de la période coloniale sont aujourd'hui également fréquemment appropriés pour des usages commerciaux, ponctuellement pour des activités de vente de détail ou de vulcanisation par exemple, profitant de leur ombre, et se pérennisant avec la construction de bicoques précaires d'habitation et d'activités, absorbant progressivement le végétal lorsqu'il n'est pas finalement coupé. Ce processus caractéristique de quartiers populaires notamment informels a été bien décrit en Inde dans les quartiers de bidonvilles de Bangalore (Gopal et Nagendra, 2014).
- 44 Le développement anarchique du bâti précaire sur les trottoirs, masquant les murs et occultant les arcades des bâtiments coloniaux dans le vieux centre, répond à cette appropriation privée des arbres prodiguant leur ombre à diverses activités plus ou moins informelles et illégales. Il est fort probable que cette organisation dans les quartiers périphériques de Toliara-centre préexistait en partie dès la période coloniale. En effet, dès le début, comme dans la plupart des villes coloniales africaines, « les habitants de la ville construisent progressivement leur propre usage de la ville et adaptent leurs façons de construire, souvent en dehors des critères administratifs qu'ils ignorent, contournent ou acceptent lorsqu'ils y trouvent leur propre intérêt. » (Goerg,

2006, p. 24). Cependant, ces zones n'étant pas intégrées dans l'imaginaire des Européens de l'époque coloniale, il n'en existe pas de représentations permettant d'attester de cette dynamique.

- 45 Cet héritage végétal est donc aujourd'hui en grande partie laissé à l'abandon. Les fonctions sociales et culturelles esthétiques et paysagères qui leur étaient associées subsistent dans les lieux dédiés au tourisme ou aux activités caritatives, principalement privés, donc pour un public d'Européens avant tout, ou de Malgaches « européanisés ». Cette situation montre clairement que le végétal colonial, sa structure et son organisation avant tout, mais également certaines espèces, n'a jamais été adapté aux réalités et spécificités sociales et culturelles locales et n'a donc jamais été appropriée par la population de Toliara qui l'a simplement délaissé et laissé dépérir après l'indépendance. C'est cela que traduit la faiblesse du végétal public aujourd'hui à Toliara, que ce soit d'alignement dans les rues ou les jardins et parcs publics.
- 46 Les nouveaux parcs et jardins créés après l'indépendance par la municipalité de Toliara, comme le jardin de la mer par exemple, qui prennent les formes de la période coloniale, sont restés des objets étrangers et ne sont pas plus intégrés. Cela montre la nécessité, lors de toute action d'aménagement, de l'adapter aux réalités et aspirations locales hier comme aujourd'hui. La reproduction, par les municipalités de l'État malgache indépendant, du modèle colonial basé sur la sujétion, se traduit inévitablement par l'échec qui apparaît à travers la dégradation rapide et systématique de ces parcs et jardins publics. Le modèle de développement colonial mimétique qui sous-tend ces projets d'aménagement actuels de la ville reste totalement en déphasage avec les réalités locales, et est complètement dépassé par la dynamique de développement privée. Ces aménagements ont d'ailleurs un effet plutôt négatif, car dévalorisent les spécificités du modèle d'origine et sont facteur de monotonie en se généralisant.

Un végétal privé devenu dominant et répondant à un besoin d'un modèle urbain endogène

- 47 Si on se réfère à l'état du végétal des parcs et jardins et des arbres d'alignement publics aujourd'hui, on pourrait faire l'hypothèse du désintérêt pour le végétal par la population et l'administration en charge de l'aménagement du territoire de la période post-coloniale. La très forte végétalisation des espaces privés et le respect des arbres patrimoniaux anté-coloniaux viennent contredire cet a priori. Les enjeux du végétal et les services écosystémiques qu'il prodigue sont clairement appropriés par les habitants.
- 48 À ce végétal public de la période coloniale se substitue un végétal avant tout privé à l'intérieur des concessions, avec des fonctions économiques alimentaires, écologiques par le microclimat qu'il génère ou sociales d'embellissement. Ce végétal privé prend aussi la forme d'une appropriation de l'espace public lorsqu'il est implanté comme répulsif à proximité du bâti par leurs propriétaires. Cette nouvelle fonction du végétal d'exclusion est apparue dans le contexte de forte migration et d'installation anarchique des populations migrantes dans la ville. Certains, en général des maisons huppées, occupent alors l'espace public par des plantations d'arbres ou d'arbustes pour repousser les éventuels squatteurs de trottoirs. Les espèces plantées devant le mur d'enceinte sont alors souvent peu communes comme des *Araucaria sp.* par exemple dans la rue Don Bosco dans le quartier Sanfily. Les fonctions sont alors aussi clairement esthétiques et servent de marqueur social de l'espace.

- 49 Aujourd'hui, si la dimension d'atténuation des îlots de chaleur est bien présente dans les parcelles privées, les fonctions économiques y sont également devenues majeures. Cependant, Gopal et Nagendra (2014) montrent dans les bidonvilles de Bangalore en Inde, que si cette dimension utilitaire des plantes est fondamentale, elles ont aussi pour moitié des fonctions clairement ornementales, réfutant l'idée que les urbains pauvres préféreraient systématiquement les espèces végétales utilitaires.
- 50 Par ailleurs, de manière générale, l'amélioration des conditions de vie que permet ce végétal privé bénéficie indirectement aux rues bordières et finalement à l'ensemble de la ville, même si ces bénéfiques sont avant tout pensés par et pour des particuliers.
- 51 Les nouvelles formes des espaces verts urbains privés viennent rompre avec les formes du passé colonial en même temps que s'est créée la rupture avec les systèmes de valeurs qui présidaient à la reproduction du type colonial. La domination du végétal privé aujourd'hui traduit en quelque sorte une réappropriation progressive de l'espace de la ville par sa population, selon ses propres règles et besoins. La plantation assez systématique d'arbres dans les concessions privées indique bien que ce n'est pas un rejet du végétal dont il s'agit ici, mais d'un rejet d'un certain type de végétal, visiblement inadapté aux attentes des populations locales. Cela reflète clairement la déconnexion des logiques coloniales et des logiques locales. Cette façon d'investir l'espace se révèle à travers des transformations physiques, d'usage et symboliques du bâti, mais aussi du végétal. Le tamarinier est bien représentatif de ce phénomène. Les « kily » traditionnels, comme « l'Ankilisoafilira » que l'on trouve encore aujourd'hui sur le carrefour en face du marché central, sont encore bien respectés. Par contre, les « kilimbazaha », plantés pendant la période coloniale le long des rues Estebe et Delaveau par exemple, ont tous été coupés à l'exception de quelques individus qui sont aujourd'hui en piteux état. Aujourd'hui, le végétal marqué par le modèle français a presque partout disparu, sauf lorsqu'il a été absorbé à l'intérieur de parcelles privées. Cette appropriation privée de végétal public s'est produite dans les quartiers du centre, là où il était implanté en grand nombre, mais également là où se concentrent les hôtels, restaurants et boîtes de nuit. Ce végétal est donc ici destiné notamment à une population de touristes et de résidents étrangers, qui retrouvent, à travers ce végétal familier et correspondant à leur représentation, un cadre rassurant.
- 52 Dans les autres quartiers, l'impression d'anarchie que transmettent les paysages urbains actuels avec l'occupation des trottoirs et de manière générale des espaces « vides » est probablement liée au fait qu'après l'indépendance, aucun modèle urbanistique malgache n'a été proposé. La ville s'est développée en rejet, conscient ou inconscient, du modèle colonial qui reste malgré tout un élément majeur avec lequel « il faut faire », mais sans pouvoir s'appuyer sur un modèle « malgache » qui répondrait aux spécificités et attentes sociales, culturelles et économiques de la population locale. Pourtant, c'est bien par le végétal privé que se marque la différence entre une ville comme Toliara et celles d'autres villes coloniales comme Alger, Marrakech ou Antananarivo avec lesquelles nous avons noté les similitudes de formes et d'espèces mises en place pendant la période coloniale. Il est cependant intéressant de noter que l'on retrouve une certaine analogie dans les espèces (*Araucaria*, *Washingtonia*...) et les formes (exclusion) des végétaux associés aux maisons huppées.

Conclusion

- 53 Le végétal dans la ville de Toliara montre une très forte dynamique de développement privée, très largement dominante, la notion de bien public étant peu présente dans les politiques publiques ayant trait au végétal. Il traduit également une profonde rupture avec le modèle colonial de développement urbain, qui reste pourtant encore celui qui sous-tend un grand nombre de projets d'aménagement des collectivités territoriales.
- 54 Il est intéressant de remarquer, en comparant cette ville malgache avec d'autres villes coloniales françaises, malgache comme Antananarivo ou Maghrébines par exemple de Marrakech ou Alger, que l'on peut faire émerger un « socle commun » colonial, et des logiques qui président à l'organisation et au choix de ce végétal, finalement assez déconnectées des réalités locales, climatiques, sociales ou culturelles. Dans ces contextes urbains parfois radicalement différents, ne serait-ce que par le climat, on observe les mêmes espèces, les mêmes structures végétales, les mêmes logiques d'organisation spatiale. Ce constat, on peut également le faire encore actuellement concernant un grand nombre de projets d'aménagement de parcs et jardins publics dans ces mêmes villes. C'est finalement le végétal privé, celui qui est mis en place par la population locale actuelle, qui permet le mieux de différencier ces villes. Ceci étant, là encore, une étude plus approfondie montrerait sûrement l'empreinte forte de l'imaginaire européen dans les choix de ces particuliers, anciens colonisés ou non, le modèle de jardin « colonial » français ayant transgressé au-delà des indépendances.
- 55 Dans ce contexte de délaissement de l'espace public, et face au développement plus ou moins anarchique de la ville, la restructuration des quartiers à partir de cet espace public, et notamment à travers le végétal, comme cela a été faite avec succès dans de nombreuses villes européennes comme Barcelone dans les années 1980 par exemple (Guy, 1982), pourrait être une option de développement à envisager pour Toliara. Peu coûteuse au regard des autres actions d'aménagement public classiques, elle nécessite par contre une réelle action participative. Elle se heurte cependant à la problématique du flux migratoire continu qui se traduit par un empiètement et une appropriation privée des espaces publics par une population rurale sans expérience de la vie urbaine et ses contraintes du vivre ensemble. Cependant, les approches ne peuvent être standardisées. Au contraire, la diversité des voies est reconnue, justifiée par la diversité des villes, leur histoire, leur type de développement, leur taille, leur patrimoine, leur contexte climatique, etc.
- 56 Cette étude, en cours, reste encore à compléter. Une investigation quantifiée plus fine est à poursuivre à la fois sur le terrain et par télédétection. Par ailleurs, le végétal privé, qui est largement dominant dans cette ville, n'a été étudié que de manière incomplète, car inaccessible sans autorisation des habitants et de la municipalité.

Remerciements

- 57 Le travail de terrain a été réalisé avec la collaboration d'étudiants de l'Université de Toliara (École doctorale « Biodiversité et environnements tropicaux » et doctorants en géologie et géographie) dans le cadre d'un atelier « paysage » d'une semaine en juin 2016. Ce terrain a été en partie financé par le CPER DI2L2S – « Développement et

internationalisation des lettres, langues, sciences humaines et sociales en Pays de la Loire » – 2015-2020.

BIBLIOGRAPHIE

- Ayerbe, D., 2016, La forêt d'eucalyptus à Addis Abeba : valorisation, gestion et préservation de la ressource boisée dans une capitale en expansion. Thèse de doctorat, Université Paris I.
- Bekkouche, I., N-E. Kouddane, EA. Daroui, A. Boukroute et A. Berrichi, 2011, Inventaire des arbres d'alignement de la ville d'Oujda, *Nature & Technologie*, 5, pp. 87-91.
- Bourget, M-N., C. Bonneuil, 1999, De l'inventaire du monde à la mise en valeur du globe. Botanique et colonisation (fin 17^e siècle-début 20^e siècle), *Revue française d'histoire d'outre-mer*, 86, 322-323, pp. 9-38.
- Coquery-Vidrovitch, C., 1988, Villes coloniales et histoire des Africains, *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, 20, 1, pp. 49-73.
- Dabat, M-H., C. Aubry et J. Ramamonjison, 2006, Agriculture urbaine et gestion durable de l'espace à Antananarivo, *Économie rurale*, 294, 95, pp. 57-73.
- El Faiz, A., H. Dounas, A. Meddich, M. Hafidi et A. Ouhammou, 2016 Biodiversité des espaces verts publics de la commune urbaine de Marrakech (Maroc), *Acta Bot. Malacit.*, 41, doi :10.24310/abm.v41i0.2455
- Forestier, J-C-N, 1906, *Grandes villes et systèmes de parcs*, Paris, Hachette et Cie, 55 p.
- Fournet-Guérin, C. (dir.), 2007, *Géographie et cultures, la nature dans les villes du Sud*, 62, pp. 3-6.
- Fournet-Guérin, C., 2014, Paysages, usages et images de la nature dans une grande ville du Sud : quels enjeux à Antananarivo (Madagascar) ?, *Projets de paysage*, 20 p. [En ligne] URL : [http://www.projetsdepaysage.fr/fr/paysages_usages_et_images_de_la_nature_dans_une_grande_ville_du_sud_quels_enjeux_a_antananarivo_madagascar_](http://www.projetsdepaysage.fr/fr/paysages_usages_et_images_de_la_nature_dans_une_grande_ville_du_sud_quels_enjeux_a_antananarivo_madagascar)
- Holzschuch, M.H., 1994, La cité sans la ville Tuléar, Sud-ouest de Madagascar, *Géographie et Cultures*, 11, pp. 63-88.
- Gallaher, C.M., J.M. Kerr, M. Njenga, N.K. Karanja et A.M.G.A. WinklerPrins, 2013, Urban agriculture, social capital, and food security in the Kibera slums of Nairobi, Kenya, *Agric. Human Values*, 30, pp. 389-404.
- Gillot, G., 2014, La ville nouvelle coloniale au Maroc : moderne, salubre, verte, vaste, dans : Leimdorfer F. (dir.), *Dire les villes nouvelles*, 5, Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, pp. 71-96
- Goerg, O., 2006, Domination coloniale, construction de « la ville » en Afrique et dénomination, *Afrique & histoire*, 5, 1, pp. 15-45.
- Gopal, D., H. Nagendra, 2014, Vegetation in Bangalore's Slums : Boosting Livelihoods, Well-Being and Social Capital, *Sustainability*, 6, pp. 2459-2473.

- Guy, H., 1982, *Dix années d'urbanisme. La renaissance d'une ville*, Barcelone, Éditions du Moniteur, 175 p.
- Institut National de la Statistique (INSTAT), 2011, Enquête périodique auprès de ménages 2010. Rapport principal, ministère d'État chargé de l'économie et de l'industrie, Antananarivo, Madagascar, 377 p.
- Jim, C.Y., 1987, The status and prospects of urban street in Hong Kong, *Landscape and Urban Planning*, 14, pp. 1-20.
- Laille, P., D. Provendier, F. Colson et J. Salanié, 2013, *Les bienfaits du végétal en ville : étude des travaux scientifiques et méthode d'analyse*, Angers, Plante & Cité, 33 p.
- Le Bot, J.-M., 2017, Sociologie des emballages et marketing touristique, *Téoros* [en ligne], 36, 2, URL : <http://journals.openedition.org/teoros/3114>
- Luederitz, C., E. Brink, F. Gralla, V. Hermelingmeier, M. Meyer, L. Niven, L. Panzer, S. Partelow, A.-L. Rau, R. Sasaki, D.J. Abson, D.J. Lang, C. Wamsler et H. Wehrdenn Von., 2015, A review of urban ecosystem services : six key challenges for future research, *Ecosystem Services*, 14, pp. 98-112.
- Mathis, C-F., E-A. Pépy, 2017, La ville végétale. Une histoire de la nature en milieu urbain (France, XVIIe- XXIe s), Champ Vallon, Clamecy.
- Millennium Ecosystem Assessment (MAE), 2005, *Ecosystems and Human Well-being : Synthesis*, Washington DC, Island Press, 137p.
- Musy, M., 2014, *Une ville verte, les rôles du végétal en ville*, Paris, Ed. Quae, 195 p.
- Perrier de la Bathie, H., 1931, Les Plantes introduites à Madagascar (Suite), *Revue de botanique appliquée et d'agriculture coloniale*, 11, 123, pp. 920-923.
- Nagendra, H., D. Gopal, 2010, Street trees in Bangalore : Density, diversity, composition and distribution, *Urban For Urban Green*, 9, pp. 129-137.
- Razakamanana, T., O. Ratsitohaina, T. Tovondrafale, R.C-D. Ramihariso et Y. Mong, 2014, Géologie urbaine et environnement de la ville de Toliara, Sud-ouest Madagascar : quelles politiques de gestion durable ? Dans : Ballouche et Taïbi (dir.), *Eau, milieux et aménagement. Une recherche au service des territoires*, Angers, Presses Universitaires d'Angers, pp. 215-223,
- Selmi, W., C. Weber et L. Mehdi, 2013, Multifonctionnalité des espaces végétalisés urbains, *VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement* [En ligne], 13, 2, URL : <http://vertigo.revues.org/14133>
- Soiffaouiddine, S., 1994, *Les transports urbains de Tuléar*, Mémoire Maîtrise, Université de Toliara, 175 p.
- Yengue, J. L., 2014, La nature consommée. Visions d'ici, visions d'ailleurs, pp. 317-329, Guichard-Anguis, Frérot, Da Lage (dir.), *Natures, miroirs des hommes ?*, Paris, L'Harmattan, 333 p.

RÉSUMÉS

L'analyse de la typologie, des fonctions et de la dynamique d'évolution du végétal dans la ville de Toliara, en zone semi-aride chaude du Sud-ouest malgache, permet de mettre en évidence les enjeux spécifiques du végétal en ville en pays du sud depuis la période coloniale française. L'analyse in situ (approche paysagère en 2016) et par télédétection (photographie aérienne de 1949 et image Spot de 2015) permet de saisir les logiques privées et publiques de choix des

essences, d'organisation et de gestion du végétal, avant, pendant et après la période coloniale, qui marque fortement le modèle de végétalisation urbaine actuel.

This study of the urban vegetation of Toliara, city located in a semi-arid area in the Southwest of Madagascar, helps understand specific vegetation issues by exploring its typology and various functions, as well as its changes since the French colonial period. It also helps define those issues that are specific to a Southern city, first in a colonial context, then in a non-colonial one. The methodology is based on an in-situ field analysis (2016) combined with aerial (1949) and satellite remote sensing (2015).

INDEX

Keywords : urban vegetation, city of southern country, French colonial urban model, Toliara, Madagascar

Mots-clés : végétal en ville, ville du sud, modèle urbain colonial français, Toliara, Madagascar

AUTEURS

AUDE NUSCIA TAÏBI

ESO, UMR 6590, UNIV Angers, CNRS, SFR Confluences, UFR LLSH, France, Université d'Angers, MRGT, 5 bis boulevard Lavoisier, 49045 Angers, France, courriel : nucia.taibi@univ-angers.fr

MUSTAPHA EL HANNANI

ESO, UMR 6590, UNIV Angers, CNRS, SFR Confluences, UFR LLSH, France, Université d'Angers, MRGT, 5 bis boulevard Lavoisier, 49045 Angers, France, courriel : mustapha.elhannani@univ-angers.fr

FÉLICITÉE REJO-FIENENA

École doctorale « Biodiversité en Environnements tropicaux », Université de Toliara, Toliara, Madagascar, courriel : rejo_felicite@yahoo.fr